

Bradamante

Thomas Corneille

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Personnages

LÉON, prince de Grece.

ROGER, amant de Bradamante.

BRADAMANTE, fille du duc Aimon.

MARPHISE, sœur de Roger.

DORALISE, confidente de Bradamante.

ISMENE, confidente de Marphise.

TIMANTE, confident de Roger.

La scéne est à la cour de Charlemagne.

Acte I

BRADAMANTE, DORALISE.

Bradamante.

Donne contre Roger des bornes à ton zéle,
Tes soupçons lui font tort, il n'est point infidéle ;
Trop d'amour m'a toujours répondu de sa foi,
Pour le croire touché d'une autre que de moi.
Même ardeur à tous deux nous rend l'ame constante ;
En quelque lieu qu'il soit, il aime Bradamante ;

Et sensible au malheur qui m'accable aujourd'hui,
Il soupire pour moi comme je fais pour lui.

DORALISE.

La valeur de Roger aux plus fiers redoutable,
Pour vous toute guerriere a pû le rendre aimable ;

Mais de vos sens séduits c'est trop croire l'erreur,
Que de le préférer au fils d'un empereur.
Constantin vous offrant l'empire de la Grece,
Méritoit pour ce fils toute votre tendresse,
Il vous l'a demandée, & ses ambassadeurs
Ont long-temps combattu vos injustes froideurs.
Cependant c'est en vain que Léon vient en France,
Qu'il rend toute la Cour témoin de sa constance,
Vous dédaignez ses vœux ; & les loix du devoir
Pour vous faire obéir demeurent sans pouvoir.
Qu'a donc fait ce Roger de si digne de plaire,
Qu'au diadême, à tout, votre amour le préfere ?
Par quels soins, quels devoirs a-t-il pû vous charmer ?

BRADAMANTE.

Il m'aime, & c'est assez pour me le faire aimer,
Mille & mille vertus, dont l'éclat l'environne,
L'emportent sur celui dont brille une couronne.
Pour un cœur noble et grand, la gloire a des appas
Que sans un nom fameux le plus haut rang n'a pas.

DORALISE.

Mais Aimon votre pere à cet amour s'oppose ?

BRADAMANTE.

Cet amour, je l'avoue, à son courroux m'expose ;
Mais lors qu'autorisés à disposer de moi,
Mes freres à Roger engagerent ma foi,
Satisfait de leur choix, il l'apprit sans colere ;
Et parce que Léon met ses soins à me plaire,
Qu'il m'offre un diadême, il faut, pour l'accepter,
Trahir mille sermens que je dois respecter ?
De cette lâcheté mon cœur est incapable.

DORALISE.

Où l'amour est parfait, l'inconstance est blâmable ;
Mais je voudrois savoir par où vous présumez
Que vous êtes aimée autant que vous aimez.
Roger qui par Léon voit traverser sa flamme,
S'abandonne aux fureurs qui possédent son ame,
Il part, il doit en Grece aller sur son rival
Jusqu'au milieu des siens, porter le coup fatal.

Cependant ce Roger qu'on veut qui vous adore,
Cache ce qu'il devient, & Léon vit encore.

BRADAMANTE.

Cruelle, n'ai-je point d'assez vives douleurs ?
Quel plaisir te fais-tu de voir couler mes pleurs ?
Roger... Ah, quel surcroît aux maux dont je soupire !
Sans doute il ne vit plus puisque Léon respire ;
C'est en vain que je cherche à douter de son sort,
Les jours de son rival m'assurent de sa mort.

DORALISE.

Elle auroit fait éclat ; jamais un long silence
D'un guerrier tel que lui n'a trahi l'espérance,
S'il meurt, c'est en héros qu'il termine ses jours ;
Mais croyez-moi, Madame, il suit d'autres amours,
Et tâche de cacher dans une obscure vie
La honte qu'il se fait de vous avoir trahie.
Sans cela pensez-vous qu'il vous pût oublier ?
Il sait ce qu'en tous lieux on a fait publier,
Que qui pourra sur vous remporter la victoire,
Du nom de votre époux doit espérer la gloire ;
Tantôt contre Léon le champ doit être ouvert.
Pourquoi ne prendre pas un diadême offert,
Et vouloir nous réduire aux mortelles alarmes
Que nous donne pour vous le sort douteux des armes ?
Vous pouvez y périr, Léon est renommé.

BRADAMANTE.

Je le sai, son courage est partout estimé,
Mais à ce que je suis ta crainte fait injure,
Je combats pour Roger, la victoire m'est sûre ;
Et ce bras, toujours prêt à soutenir ma foi,
Fera voir que lui seul était digne de moi.

DORALISE.

Si je ne craignois pas... Mais Léon qui s'avance
Mieux que moi là-dessus vous dira ce qu'il pense.

LÉON, BRADAMANTE, DORALISE.

LÉON.

Madame, permettez pour la premiere fois
Que je me plaigne à vous de vos injustes loix.
Plus je touche au moment où j'y dois satisfaire,
Plus je sens que mon cœur à moi-même est contraire.
Pour lui votre conquête est le plus grand des biens,
Mais quand je m'y prépare, il en hait les moyens ;
Et confus dans ses vœux qu'il approuve & rejette,
Voulant vous acquérir, il craint ce qu'il souhaite.
Non qu'un combat l'étonne ; il sait trop de quel prix
Est l'adorable objet dont on le voit épris.
Viennent tous ces Guerriers, dont la haute vaillance
A rempli l'Univers du renom de la France,
Qu'ils m'osent disputer le nom de votre époux.
Ferme, & sans m'étonner, je les attendrai tous ;
Et pour en triompher, malgré leur avantage,
Il suffit que l'amour seconde mon courage.
Mais ce même courage, intrépide aux combats,
Où contre mes rivaux je laisse agir mon bras,
Ce courage si ferme, & que rien n'épouvante,
Frémit, se laisse abattre au nom de Bradamante,
Il se rend, il lui céde, & je n'ai plus de cœur
Dès qu'il faut acquérir le nom de son vainqueur.
Ah ! Madame, changez une loi si cruelle,
Ne désespérez point l'amant le plus fidéle ;
Et par mes seuls devoirs laissez-moi remporter
Ce qu'en vous combattant je n'ose mériter.

BRADAMANTE.

Prince, depuis un mois je vous ai fait connoître
Quelle je fus toujours, & quelle je veux être.
Vous m'aviez demandé ce temps pour m'engager
À quitter un dessein que rien ne peut changer.
À quoi que votre amour pour le rompre s'obstine,
Ce n'est qu'à mon vainqueur que ma main se destine ;
Et prêts à disputer la victoire entre nous,
Le trouble qui vous gêne est indigne de vous.
Mais je vois ce qui met ce trouble dans votre ame,
Il vous paroît honteux de combattre une femme ;
Et c'est ne vous donner à vaincre qu'à demi,
Que de vous mettre en tête un si foible ennemi.

Léon.

Avec tout l'Univers qui les vante, les prise,
Je sais qu'on craint partout Bradamante & Marphise,
Que leur valeur est rare, & qu'en plus d'un combat
Des plus fameux exploits elle a terni l'éclat ;
Mais malgré tout le bruit que fait leur renommée,
Où prendre un ennemi dans Bramante aimée,
Et comment se résoudre à combattre, à s'armer,
Quand le cœur qui se rend n'est fait que pour aimer ?

Bradamante.

Hé bien, Seigneur, hé bien, si vous m'en voulez croire,
Nous ouvrirons le champ seulement pour la gloire.
Pour rendre en ce défi tout égal entre nous,
Renoncez au dessein de vous voir mon époux,
Étouffez un amour qui vous nuit, & me blesse.
Nous pourrons joindre alors la valeur à l'adresse,

Et voir qui de nous deux, dans ce noble intérêt,
Avec plus de fierté soutiendra ce qu'il est.

LÉON.

Et l'amour sur les cœurs prend-il si peu d'empire,
Qu'au moment qu'on le veut on puisse s'en dédire ?
Du combat jusqu'ici j'ai voulu m'affranchir
Pour faire agir mes soins, tâcher de vous fléchir ;

Mais tous ces soins n'ont fait qu'offrir mieux à ma vûe
Les rares qualités dont vous êtes pourvûe.
Mon mal s'en est accru ; le trait qui m'a blessé,
Dans mon cœur plus avant s'est toujours enfoncé ;
Et mes tristes devoirs n'ont servi qu'à me rendre
Capable d'un amour & plus fort & plus tendre.
Mais quelle est mon erreur, & que puis-je espérer
De qui pour mon rival se plaît à soupirer ?
Ma tendresse a beau faire, un autre a pris la place,
Roger, l'heureux Roger…

BRADAMANTE.

Roger, l'heureux Roger…N'en dites rien de grace,
Il est absent, Seigneur ; & si quelque souci
Vous le fait voir à craindre…

MARPHISE.

Vous le fait voir à craindre…Ah ! Que n'est-il ici !
Pour empêcher mon cœur de se laisser abattre,
Que n'ai-je, au lieu de vous, ce rival à combattre ?

Avec combien de joie & de ravissement
Lui ferois-je éprouver…

BRADAMANTE.

Lui ferois-je éprouver…Vous parlez en amant.
Roger est dangereux, sa valeur est extrême,
Tout le monde lui céde, & Bradamante même ;
Cependant Bradamante a le bras, a le cœur
Capable d'étonner le plus hardi vainqueur ;
Et ce triomphe heureux dont l'ardeur vous entraîne,
Peut-être à l'obtenir aurez-vous quelque peine.
La gloire est un grand prix, s'il m'y faut renoncer,
Ce n'est que par ma mort qu'on m'y pourra forcer.

MARPHISE.

Moi, vouloir votre mort ? Que dites-vous, Madame ?
C'en est fait, je le vois, plus d'espoir pour ma flamme.
J'avois crû, s'agissant de gagner votre cœur,
Que vous n'affectiez point un combat de rigueur ;
Que ce seroit assez pour avoir cette gloire,
Que sur vous par l'adresse on cherchât la victoire,

Et qu'où l'amour ne vainc que pour être soumis,
Un triomphe cruel n'étoit jamais permis ;
Mais puisque vous voulez une entiere défaite,
Il faut, Madame, il faut vous rendre satisfaite.
Après ce dur aveu je sais ce que je doi,
Vous n'aurez point de peine à triompher de moi.
Sans m'opposer au bras qu'arme tant d'injustice,
J'irai de tout mon sang vous faire un sacrifice,

Et, cherchant à mourir, présenter à vos coups
Ce cœur que je n'ai pû rendre digne de vous.
Du moins, comme à l'amour, ma triste vie est dûe,
C'est par vous & pour vous que je l'aurai perdue ;
Et j'aurai la douceur dans mes derniers soupirs,
D'avoir, en expirant, contenté vos désirs.

BRADAMANTE.

Seigneur, le sang n'est pas ce que mon cœur demande ;
Pour désarmer mon bras il suffit qu'on se rende ;
Et quand il vous plaira me dédaigner assez
Pour rougir du projet où vous vous abaissez,
Quelque juste sujet qu'une autre eût de s'en plaindre,
Renonçant à l'amour vous n'avez rien à craindre.
Maîtresse de ma foi, je répons de vos jours.

LÉON.

Continuez, Madame, il vous vient du secours.
Marphise qui paroît, affermit dans votre ame
Le généreux mépris que l'on fait de ma flamme.
Je vous laisse avec elle, & vais me préparer
À ce qu'en vain encor je voudrois différer.

BRADAMANTE, MARPHISE, ISMENE, DORALISE.

MARPHISE.

Avouez-le, Madame, il faut de la constance
Pour regarder le sceptre avec indifférence ;
Et Léon, dont l'hymen vous doit faire régner,
Est d'un rang que sans peine on ne peut dédaigner ;

Il vous en aura peint le solide avantage.
Quelquefois à céder un moindre charme engage,
Et je ne sai pourquoi je veux craindre aujourd'hui
Que vous ne combattiez moins pour vous que pour lui.
Pardonnez cette crainte à l'amitié sincere
Qui me fait partager les sentimens d'un frere.
Roger de votre amour se fait un tel bonheur,
Que s'il falloit vous perdre il mourroit de douleur.

BRADAMANTE.

Roger a mérité cette noble tendresse
Qui fait que dans son sort une sœur s'intéresse,
Mais de pareils soupçons me sont injurieux,
Et Marphise devroit me connoître un peu mieux.
C'est peu que pour Roger j'aye osé de mon pere
Par d'éclatans refus m'attirer la colere.
Sur vingt amans vaincus mon triomphe a de quoi
Justifier ma flamme, & signaler ma foi ;
Et je puis mépriser ce qu'on en voudra croire,
Quand de si sûrs témoins répondent de ma gloire.

MARPHISE.

Vingt amans, il est vrai, n'ont que pour leur malheur
Osé de votre bras éprouver la valeur,

Mais leurs efforts trompés n'ont rien qui nous étonne.
Ces vingt amans vaincus n'avoient pas de couronne ;
Et Léon contre vous, après tant de combats,
A des secours plus forts que celui de son bras.

BRADAMANTE.

Et si cette couronne a pour moi tant de charmes,
Quel motif m'a portée à recourir aux armes ?
Par ses ambassadeurs Constantin me l'offroit,
Léon par son hymen à mes vœux l'assuroit.
Pour ne l'accepter pas je me suis déclarée ;
Et la foi qu'à Roger j'ai de nouveau jurée,
Ne laissant nul espoir d'ébranler mon amour,
M'a fait, pendant six mois, exiler de la cour.
Sur moi par ses rigueurs qu'a pû le duc mon pere ?

MARPHISE.

Ce fut sans doute aimer que braver sa colere ;
Mais à qui vous vaincra promettre votre main,
C'est rendre de l'amour le triomphe incertain.
Si de l'ambition vous êtes possédée,
On impute au hazard la victoire cédée ;
Et le nom de vainqueur qui vous donne un époux,
Met Léon en état d'être digne de vous.
On peut se repentir d'un refus magnanime.

BRADAMANTE.

Je puis ne vaincre pas, vous m'en faites un crime ;
Mais quel moyen plus sûr ai-je eu de m'engager
À devenir le prix de l'amour de Roger ?
Mon pere sur mes vœux par-là n'a plus d'empire,
Aux loix de mon défi le roi l'a fait souscrire ;
Et tout favorisant un si noble dessein,
Il ne tient qu'à Roger de mériter ma main.
Quand à le couronner l'amour par moi s'apprête,
Que ne vient-il, l'ingrat, disputer sa conquête ?

Mais peut-être qu'ailleurs un mérite éclatant
L'arrête en des liens…

MARPHISE.

L'arrête en des liens…Lui ? Le croire inconstant ?
Ah ! Vous voulez changer.

BRADAMANTE.

Ah ! Vous voulez changer.C'en est assez, Madame,
Soupçonnez ma conduite, & doutez de ma flamme,
Le champ s'ouvre ; aujourd'hui mon bras doit être armé,
Et vous saurez bientôt si Roger est aimé.

MARPHISE, ISMENE.

ISMENE.

Après ce qu'elle a fait votre crainte m'étonne.
Léon n'a pû lui faire accepter la couronne ;
Et quand vous la voyez s'apprêter au combat…

MARPHISE.

Pour de fausses vertus il est un faux éclat.
Si contre lui d'abord elle se fût armée,
Tu ne me verrois pas inquiète, alarmée ;
Mais avoir consenti qu'il ait, pendant six mois,
Essayé par ses soins de mériter son choix,
Avoir pû l'écouter sans dédain, sans colere,
N'est-ce pas faire voir qu'elle immole mon frere ?
Et que peut un absent dans ces devoirs rendus,
Contre l'offre d'un trône, & des soins assidus ?

ISMENE.

Mais craignant en secret que Bradamante l'aime,
Quand vous la condamnez, n'est-ce point pour vous-même ?
Et Léon vous est-il assez indifférent…

MARPHISE.

Au plaisir de régner la plus fiere se rend,

Je l'avoue, & Léon, s'il m'offroit son hommage,
D'un indigne refus n'essuieroit pas l'outrage.
Te faut-il dire plus ? D'un sentiment jaloux
Ma vanité blessée anime mon courroux.
Il aime Bradamante, a-t-elle plus de charmes,
A-t-elle plus que moi de renom dans les armes ?
Ai-je moins de mon bras signalé la valeur ?
Enfin, soit pour Roger dont je plains le malheur,
Soit pour moi, qui voudrois une gloire éclatante,
Je ne puis voir Léon amant de Bradamante ;
Et pour rompre les nœuds qui les pourroient unir,
Il n'est point d'entreprise où je n'ose venir.
Si contre leur hymen je n'ai point d'autre voie…
Mais que vois-je ? Timante ! Ah, quel sujet de joie !
Pour finir les ennuis soufferts jusqu'à ce jour,
Me vient-il de mon frere apprendre le retour ?

MARPHISE, TIMANTE, ISMENE.

MARPHISE.

Qu'est devenu Roger ?

TIMANTE.

Qu'est devenu Roger ?Roger, toujours le même,
Après un long exil, vient revoir ce qu'il aime.
L'éloignement faisoit son plus cruel souci.

MARPHISE.

Que mon bonheur est grand de le savoir ici !
Où pourrai-je le voir ?

TIMANTE.

Où pourrai-je le voir ?Sa flamme impatiente
L'a fait en arrivant voler chez Bradamante ;

Avant que de paroître il veut l'entretenir.

ISMENE.

Il n'est rien que l'amour ne lui fasse obtenir.
Quand à l'ambition elle seroit sensible…
Sa valeur jusqu'ici l'a fait voir invincible.
Nous saurons par l'accueil qu'en recevra Roger,
À quoi l'amour pour lui peut encor l'engager.

Acte II

ROGER, MARPHISE.

ROGER.

Oui, ma sœur, dans ses yeux j'ai vu toute la joie
Qu'à revoir un amant un tendre cœur déploie.

Sa surprise mêlée à ses ravissemens,
Donnoit à sa beauté de nouveaux agrémens ;
Et depuis que sa foi me répond de sa flamme,
Jamais transport si doux n'avoit saisi son ame.
Il a fallu d'abord lui conter quel destin
M'avoit de son absence augmenté le chagrin.
Mon départ, de Léon rendoit la mort certaine ;
Et, lorsqu'elle a connu que contraire à ma haine,
Par d'imprévûs retours le ciel avoit permis
Qu'après nous être vus nous devinssions amis…

MARPHISE.

Vous, ami de Léon ? Quelle humeur inconstante…

ROGER.

Vous m'allez condamner comme a fait Bradamante ;
Mais quand j'aime Léon, au lieu de me blâmer,
Voyez si je me puis défendre de l'aimer.

MARPHISE.

En vain cette amitié vous paroît excusable.
Par où Léon pour vous en sera-t-il capable ?
C'est vous, comme rival, qui causez ses ennuis,
C'est vous…

ROGER.

C'est vous…Léon ignore encore qui je suis.

M'ayant sauvé le jour, généreux, magnanime,
Il ne connoît en moi qu'un ami qu'il estime,

Et le faux nom d'Hyppalque a caché jusqu'ici
Ce rival, dont enfin il doit être éclairci.

MARPHISE.

Il ne vous croit qu'Hyppalque, & de votre poursuite…

ROGER.

Vous sûtes mon départ, apprenez-en la suite.
Désespéré de voir qu'Aimon trop rigoureux,
Éloignant Bradamante, eût dédaigné mes vœux,
Je regarde Léon comme auteur de l'outrage ;
Et le cœur tout rempli de ma jalouse rage,
Je pars, & dans la Grece où l'on me voit voler,
À mon espoir trahi je cherche à l'immoler ;
J'approche de Belgrade, & j'y vois deux armées,
D'une ardeur inégale au combat animées.
Les Bulgares rompus commençoient à plier,
Plus d'ordres que la peur ne leur fît oublier.
Léon qui s'assuroit déja de la victoire,
Par la mort de leur roi s'étoit couvert de gloire ;
Et d'un si rude coup ces peuples étonnés
Au désordre, à l'effroi s'étoient abandonnés ;
Tout parloit du vainqueur. La fureur dans mon ame,
À ce nom odieux, & s'excite & s'enflame,
Je plains ses ennemis, & pour les dérober
Au bras victorieux qui les fait succomber,
J'embrasse leur parti, les presse, exhorte, anime,
Verse du sang par tout, joins victime à victime ;
Et dans chaque ennemi croyant voir mon rival,
Rens aux plus fiers d'entre eux mon désespoir fatal.

J'intimide les Grecs, remplis leur camp d'alarmes ;
Et découvrant un chef que distinguent ses armes,
Je le prens pour Léon, le suis de rang en rang,
Le renverse, & le laisse expirer dans son sang.
Les Bulgares bientôt ont l'entier avantage,
Tout leur céde, & la nuit fait cesser le carnage.

Cependant la fureur dont j'étois occupé
M'ayant poussé trop loin, je suis enveloppé
Par un gros d'ennemis qui contre moi s'unissent,
Pressé de toutes parts, je céde, ils me saisissent,
Me ménent en triomphe, & rendent Constantin,
Lorsqu'il l'attend le moins, maître de mon destin.
Il veut savoir mon nom ; après un long silence
Je prens celui d'Hyppalque, & cache ma naissance.
Léon vient. Cet objet me remplit de fureur,
Et l'entendant pour moi conjurer l'empereur,
Demander qu'on me traite en guerrier magnanime,
Je réponds fierement à ces marques d'estime.
Du Palais, qui m'étoit pour prison destiné,
Dans un cachot obscur je suis bientôt mené.
Point de grace pour moi, quoique Léon l'implore.
J'avois versé le sang d'un fils de Théodore.
De Constantin son frere elle obtient aisément
Qu'on immole ma vie à son ressentiment.

MARPHISE.

Ah ! Que m'apprenez-vous ?

ROGER.

Ah ! Que m'apprenez-vous ?La mort la plus cruelle
Pour remplir sa fureur à peine suffit-elle.
Sa vengeance médite un supplice nouveau ;
Et j'attendois la main d'un infame bourreau,
Quand un Libérateur, qu'à ma défense anime
D'une honteuse mort l'arrêt illégitime,
Vient la nuit me tirer de cet affreux séjour,
Où jamais le Soleil ne fit entrer le jour.
Le croirez-vous, ma sœur ? C'étoit Léon lui-même,
Qui me veut pour ami, demande que je l'aime ;
Et qui, dans un vaisseau, qu'il faisoit tenir prêt,
Met ma vie à couvert d'un si funeste arrêt.
Qu'un bienfait aux grands cœurs est un sensible charme !
Je veux perdre Léon, sa vertu me désarme.

S'il est jamais au Trône, il m'en donne sa foi,
L'empire est moins à lui qu'il ne doit être à moi ;
Et l'appui de mon bras, dont la valeur l'étonne,
Lui tiendra toujours lieu de plus d'une couronne.
Je m'embarque, & trouvant un malheur sans égal
À n'être plus en droit de haïr mon rival,
Confus, irrésolu, je prends diverses routes,
Je n'en choisis aucune, & les suis presque toutes,
Tant qu'enfin las d'errer, après mille dangers,
Je descends inconnu sur des bords étrangers.
Je n'y suis pas long-temps que l'on me fait entendre
Quel généreux parti Bradamante a sû prendre.
Son défi me console autant qu'il me surprend ;
Je céde plein de joie à l'espoir qu'il me rend,
Reviens soudain en France, & ma surprise augmente,

Quand je sai que Léon y combat Bradamante.
Je le croyois en Grece, où je l'avois laissé.

MARPHISE.

L'amour en ce combat est juge intéressé.
N'appréhendez-vous point qu'il ose la contraindre…

ROGER.

Un amant bien touché peut-il aimer sans craindre ?
Bradamante vaincra, je connois sa valeur ;
Mais la voir exposée est toujours un malheur.
Léon est un guerrier, qui, fameux, redoutable,
Avant que de céder, sera de tout capable.
Son amour sans espoir, s'il ne triomphe pas,
En dépit de lui-même animera son bras.
Ce qui peut arriver me gêne, m'épouvante.
Hélas, s'il en coûtoit du sang à Bradamante !
Léon peut la blesser sans en être vainqueur.

MARPHISE.

Ah ! Craignez bien plutôt les blessures d'un cœur.
En faveur de Léon qui cherchoit à lui plaire,
Depuis un mois entier le combat se differe.

Elle a souffert ses soins, l'a toujours écouté.

ROGER.

Moi, prendre aucun soupçon de sa fidélité ?
Après ce qu'elle a fait, ce qu'elle fait encore,
Constante, généreuse, il faut que je l'adore ;

Toujours également sa flamme se soutient,
L'absence ni les temps…

MARPHISE.

L'absence ni les temps…Je l'aperçois qui vient,
Parlez-lui ; mais songez qu'en cédant la victoire,
Elle s'assure un trône, & tremblez pour sa gloire.

BRADAMANTE, ROGER.

BRADAMANTE.

Que vous disoit Marphise ? Elle semble douter
Qu'à l'éclat des grandeurs je veuille résister.
Le Trône où de Léon l'hymen peut me conduire,
En faveur de sa flamme a dequoi me séduire ?
À défendre vos droits je puis manquer de cœur,
Trahir votre tendresse, & souffrir un vainqueur ?

ROGER.

Pardonnez-lui, Madame, un soupçon téméraire.
C'est une sœur sensible aux intérêts d'un frere.
Elle sait, connoissant l'excès de mon amour,
Qu'il faut si je vous perds, que je perde le jour.
Abandonnez Roger, je renonce à la vie.

BRADAMANTE.

Je ne combattrois pas si j'avois cette envie.
Ce fut pour vous garder & mon cœur & ma main,
Que d'un fameux défi je formai le dessein ;

Du titre d'infidele il m'épargne la honte.
Combattant, je crains peu que Léon me surmonte.

Ce n'est qu'au seul Roger qu'on me verra souffrir
La gloire de me vaincre & de me conquérir ;
De mon cœur à lui seul le choix m'a destinée.
Cependant ce Roger m'avoit abandonnée,
Et peut-être il voudroit que Léon aujourd'hui,
Devenu mon vainqueur, me forçât d'être à lui.
Peut-être un autre amour qu'il voudroit satisfaire,
Lui feroit de ma perte une peine légere.
Du moins, lorsqu'il revient, un changement fatal
Fait que je le retrouve ami de son rival.

ROGER.

Le Ciel m'en est témoin, touché de votre peine,
Je n'ai cherché Léon que pour suivre ma haine.
Armé contre ses jours, mes plus ardens desirs
Étoient de l'immoler à vos tristes soupirs ;
Mais ai-je pû garder une si noire envie,
Lors qu'ouvrant ma prison, il m'a sauvé la vie ?
Sous ce rare bienfait qui fit trembler ma foi,
Ma vengeance étouffée a langui malgré moi.
Revenant à la Cour, j'aurois de votre pere
De nouveau contre vous allumé la colere.
Ainsi de ville en ville, errant, plein de souci,
J'ai crû devoir...

BRADAMANTE.

J’ai crû devoir…Hélas ! Peut-on aimer ainsi ?
Et qui m’assurera qu’une si longue absence
Ne marque pas en vous quelque foible inconstance ?
Un autre objet a pû, par des charmes plus doux,
Mériter que vos soins…

ROGER.

Mériter que vos soins…De quoi m’accusez-vous ?
Si quelque feu nouveau me rendoit infidéle,
Quand de votre défi j’eus appris la nouvelle,
Serois-je ici venu, plein d’une vive ardeur,
Pour tenter un combat qui vous donne au vainqueur ?
Léon m’a prévenu, je le vois avec honte,
Mon arrivée ici devoit être plus prompte,

Mais, par mille accidens en chemin arrêté…

BRADAMANTE.

Je saurai de Léon confondre la fierté ;
Et le prix qu’il aura de son injuste flamme,
Sera de succomber sous la main d’une femme.

ROGER.

Ne le dédaignez point ; sur des morts entassés
J’ai vû les plus hardis par son bras terrassés.
Malgré tous leurs efforts sa valeur triomphante…

BRADAMANTE.

Personne jusqu’ici n’a vaincu Bradamante,
Et contre cent Guerriers, d’assez nobles combats

Ont fait voir ce que peut la force de mon bras.
Ma foi donnée à celui-ci m'engage,
Et de mon ennemi quel que soit le courage
Je redouterai peu ses plus terribles coups,
Lors que je défendrai ce qui doit être à vous.
Comme je vous aurai pour témoin de ma gloire,
En vain il me voudra disputer la victoire.

ROGER.

Et ne se peut-il pas…

BRADAMANTE.

Et ne se peut-il pas…Et si l'on est vainqueur,
J'y consens, plaignez-vous d'un infidéle cœur.
Dites que me laissant flatter d'un diadême…

ROGER.

Vous vaincrez, je le sai, mais enfin je vous aime ;
Et quoi que rien pour vous ne me doive troubler,
Je ne pourrai vous voir combattre sans trembler.
Ma raison aura beau repousser mes alarmes,
C'est toujours s'exposer que de prendre les armes.
Je vois le fier Léon charmé de vos appas ;
Pour ne vous point céder que n'osera-t-il pas ?
Quels efforts !

BRADAMANTE.

Quels efforts !Ses efforts feront voir, à sa honte,
Qu'il n'est rien que pour vous mon amour ne surmonte ;

Et que pour maintenir contre d'injustes loix,
Ma parole donnée, & l'honneur de mon choix,
Dans les plus grands périls, s'il étoit nécessaire…

BRADAMANTE, ROGER, DORALISE.

DORALISE.

Je viens vous avertir que le duc votre pere…

BRADAMANTE.

Hé bien, que me veut-il ?

DORALISE.

Hé bien, que me veut-il ?Il faut l'aller trouver.

BRADAMANTE.

De nouveau pour le trône il me veut éprouver ;
Et, si je l'en croyois, ma facile défaite
Jetteroit sur Léon la gloire qu'il souhaite ;
Mais, dût-il contre moi redoubler son courroux,
Soyez sûr que jamais je ne serai qu'à vous.

ROGER, SEUL.

Je ne serai qu'à vous : Ô, promesse charmante !
Quel cœur peut égaler celui de Bradamante ?
Pour me garder sa foi, je lui vois dédaigner
Un hymen glorieux qui la feroit regner.
Sceptre, trône, grandeur, pour moi tout se méprise.

LÉON, ROGER.

LÉON.

Que vois-je ? Me trompé-je ? Ô ciel, quelle surprise !

ROGER.

Seigneur.

LÉON.

Seigneur.Je puis donc croire au rapport de mes yeux ?
C'est vous, mon cher Hyppalque, Hyppalque est en ces lieux ?

ROGER.

J'y viens être témoin de la nouvelle gloire
Que répandra sur vous une illustre victoire.
Pour voir rendre justice à votre hommage offert,
J'apprens qu'en ce grand jour le champ vous est ouvert.
Des soins que ce projet depuis long-temps vous coûte,
Le prix a tant d'appas…

LÉON.

Le prix a tant d'appas…Le prix est grand sans doute ;
Mais pour en bien juger, il faudroit comme moi
De l'excès de l'amour s'être fait une loi,
Avoir senti long-temps le charme qui m'enchante.
Ah ! Si vous connoissiez tout ce qu'est Bradamante,
Si vous-même aviez vû quels nobles sentimens
De son cœur généreux reglent les mouvemens !

ROGER.

Par votre attachement je voi tout son mérite.
Et lorsque sa conquête au combat vous invite
Votre amour…

LÉON.

Votre amour…Qu'il doit m'être doux & glorieux ;
S'il triomphe aujourd'hui, que ce soit à vos yeux !
Mais je veux avec vous bannir toute contrainte.

ROGER.

Suis-je si malheureux que…

LÉON.

Suis-je si malheureux que…Parlez-moi sans feinte.
Une étroite amitié s'est formée entre nous.
Ce qu'elle peut sur moi, le peut-elle sur vous ?

ROGER.

Vous n'en sauriez douter sans me faire un outrage,
Seigneur, & s'il s'agit, par un prompt témoignage,
D'affronter cent périls…

LÉON.

D'affronter cent périls…Vous pouvez m'obliger,
Mais n'appréhendez point de vous trop engager.

ROGER.

Quel service assez grand pour vous me peut suffire ?
Je dois à vos bontés le jour que je respire.

Sans votre heureux secours une cruelle mort
Par une main infâme eût terminé mon sort.
Pour payer ce bienfait, expliquez-vous de grace,
Ordonnez, il n'est rien que pour vous je ne fasse.
J'en jure par la foi qu'en ce que j'ai promis
L'honneur me fait garder jusqu'à mes ennemis ;
Elle est inviolable.

LÉON.

Elle est inviolable.Après cette assurance,
Je vais vous faire voir quelle est ma confiance.
J'aime, & pret d'entreprendre un important combat,
Quand je vois contre qui, mon cœur tremble & s'abat.
Pour m'épargner ce trouble & finir mes alarmes,
Il faut, Hyppalque, il faut vous cacher sous mes armes,
Combattre Bradamante, & contre elle en ce jour
Par un heureux triomphe assurer mon amour.

Je mets entre vos mains tout l'espoir de ma vie.

ROGER.

De trop d'aveuglement votre estime est suivie.
Quoi, Seigneur, si l'amour fait votre unique bien,
Sur ma foible valeur…

LÉON.

Sur ma foible valeur…Je ne hazarde rien.
Qui dans un camp vaincu ramene la victoire,
Ne peut pour mon amour combattre qu'avec gloire.
Vous m'avez tout promis.

ROGER.

Vous m'avez tout promis.Seigneur, pensez-y mieux ;
Il faut de ce combat sortir victorieux.
Et par où plus qu'à vous me sera-t-il facile…

LÉON.

Ne comptez-vous pour rien d'avoir le cœur tranquille ?
Comme vous n'aimez point, demeurant tout à vous,
Vous saurez ménager l'adresse de vos coups ;
Mais un amant peut-il attaquer ce qu'il aime,
Sans qu'il sente aussi-tôt une frayeur extrême ?
Si la gloire du prix a de quoi l'animer,
Sa main par son amour se laisse désarmer.
Au moindre coup qu'il porte, il croit commettre un crime,
La défense lui semble à peine légitime,
Il recule, il s'étonne, & son timide cœur
Ne sauroit se résoudre à vaincre son vainqueur.

ROGER.

L'ardeur de vous servir m'y fait voir un doux charme.
Mais, Seigneur, l'amitié comme l'amour s'alarme ;
Et malgré tout mon zéle, il se peut que ma main…

LÉON.

Non, si vous combattez, mon bonheur est certain ;
Rien ne peut empêcher le succès que j'espere.
Enfin, mon cher Hyppalque, il faut me satisfaire,
Je l'attens, le demande, & ne veux être heureux,
Que quand je tiendrai tout d'un ami généreux.

ROGER.

Encore un coup, Seigneur, l'amitié trop facile
Vous fait croire de moi…

LÉON.

Vous fait croire de moi…L'excuse est inutile,
Je n'écoute plus rien, & vais faire apprêter
Les armes que mon nom vous engage à porter.

ROGER SEUL.

Non, tout ce que du ciel la plus forte colere
Contre un homme odieux est capable de faire,
Ne sauroit approcher de l'affreuse douleur
Où me tient abîmé l'excès de mon malheur.
Quoi donc ? Il faut tourner mon bras contre moi-même,
Il faut pour mon rival m'arracher ce que j'aime ?
Ma raison m'abandonne, & dans ce dur revers,
Interdit, accablé, je m'égare & me perds.
Ô promesse, ô parole imprudemment donnée !
Infortuné Roger, remplis ta destinée,
Renonce à ton amour, & trop parfait ami
Va rendre de Léon le bonheur affermi ;
Va combattre, & gagnant une indigne victoire,
Aspire à te couvrir d'une honteuse gloire.
Ton nom sera fameux, lorsqu'un combat fatal
T'aura fait triompher pour servir ton rival.
Tu vaincras ? Ah ! Plûtôt, va mourir, & présente
Ton cœur, ton triste cœur au fer de Bradamante.
Par ton sang répandu, c'est à toi d'expier

Le serment qui t'engage à la sacrifier.
Lors qu'à vaincre Léon son courage s'apprête,
C'est pour se réserver à se voir ta conquête,

Et toi, loin que sa perte ait de quoi t'étonner,
Tu ne veux l'acquérir qu'afin de la donner.
Mais peux-tu, quoi qu'enfin ton amour s'en offense,
Manquer sans infamie à la reconnoissance,
Violer ta parole, & montrer lâchement
Que tu fais tout céder au plaisir d'être amant ?
N'examine plus rien, & cours à ton supplice ;
Tu l'as promis, il faut paroître dans la lice.
Quoi que puisse la gloire avec tous ses appas,
Espérons en l'amour, il conduira mon bras.

Acte III

BRADAMANTE, DORALISE.

BRADAMANTE.

Cesse de condamner, en me forçant de vivre,
Le juste désespoir où ma doleur me livre.
Ma mort, ma seule mort peut effacer l'affront
Qu'un revers si cruel imprime sur mon front.
Du trop heureux Léon la fatale victoire
Pour jamais, sans retour, m'a fait perdre ma gloire,
L'éclat s'en est terni si-tôt qu'il a vaincu,
Et vivant sans honneur j'ai déjà trop vécu.

DORALISE.

La valeur fut toujours votre charme sensible,
Mais pour être vaillant doit-on être invincible,
Et tous ceux que la gloire aux combats fait courir,
Sont-ils, faute de vaincre, obligés de mourir ?
Si le dur poids des fers, après votre défaite,
À de honteuses loix vous laissoit voir sujette,
Je plaindrois vos malheurs ; &, dans ce triste sort,
Il vous seroit permis de souhaiter la mort.
Mais, Madame, Léon, par plus d'une victoire
A fait voir quelle part il avoit à la gloire ;
Et vous pouvez, sans honte, avouer un vainqueur,
Qui n'aspire jamais qu'à toucher votre cœur.
Loin d'abuser des droits que ce grand nom lui donne,
Il se soumet à vous, vous offre une couronne ;

Et toute autre, forcée à finir ses mépris,
Le verroit sans regret triompher à ce prix.

BRADAMANTE.

Ne crois point m'éblouir par de vains avantages.
Ce que tu dis est bon pour de foibles courages ;
Mais après un défi suivi de vingt combats,
Bradamante a dû vaincre, ou ne survivre pas.
Mon amour le vouloit aussi-bien que ma gloire.
Quel charme m'a contrainte à céder la victoire ?
Vingt fois j'ai vû Léon, craignant de m'approcher,
Foiblement se défendre, & n'oser me toucher ;
Mais plus il me rendoit le triomphe facile,
Plus j'ai fait pour l'abattre un effort inutile.

À mes coups, sans obstacle, il se livroit en vain,
Un pouvoir invisible a retenu ma main ;
Et prête à le percer, ma tremblante colere
A trouvé malgré moi de la honte à le faire.
À voir que son respect ait sû m'intimider,
Qui ne jugera pas que j'ai voulu céder ?
Est-ce ainsi qu'on soutient une noble entreprise ?
Que pensera Roger ? Que pensera Marphise ?
Moi-même, en mon esprit voulant tout repasser,
De ce triste combat je ne sai que penser.

DORALISE.

Roger ne pouvoit craindre un succès plus contraire ;
Mais enfin, quel reproche a-t-il droit de vous faire ?
S'il a de votre gloire un généreux souci,
Quand on vous offre un trône, il doit... mais le voici.

BRADAMANTE, ROGER, DORALISE.

BRADAMANTE.

Je vois quels sentimens mon malheur vous inspire,
Et lis dans vos regards ce que vous m'allez dire.
Ne vous contraignez point, parlez, accusez-moi
D'avoir pû consentir à vous manquer de foi.
Dites que sur l'éclat d'une couronne offerte
J'ai trahi mes sermens, résolu votre perte,
Abandonné mon ame à l'infidélité ;
La plainte sera juste, & j'ai tout mérité.

ROGER.

Ma raison, il est vrai, céde au coup qui m'accable ;
Et tel est de mes maux l'abîme épouvantable,
Qu'à quelque dur excès qu'on les veuille porter,
La colere du ciel n'y peut rien ajouter.
Mais, Madame, tombé dans ce terrible gouffre
Où l'horreur des enfers céde à ce que je souffre,
On ne me verra point, par un transport jaloux,
Permettre à mon amour de se plaindre de vous.
Celui de Bradamante est pur, ardent, sincere,
Elle a fait au combat tout ce qu'elle a pû faire ;
Et lorsqu'elle est réduite à souffrir un vainqueur,
La faute est du destin, & non pas de son cœur.

BRADAMANTE.

Je ne chercherai point, dans une vaine excuse,
À jouir de l'erreur d'un amant qui s'abuse.
Vous devez condamnez la langueur de mon bras.
Je n'ai point eu l'ardeur que je porte aux combats.

La victoire a pour moi vingt fois paru certaine.
Léon ne s'est long-temps défendu qu'avec peine ;
Prodigue de son sang pour épargner le mien,
Vous l'avez vû s'offrir…

ROGER.

Vous l'avez vû s'offrir…Ah ! Ne me dites rien.
Dans ce fatal combat votre ennemi, sans doute,
A craint ce qu'aujourd'hui son triomphe vous coûte.
Mais n'examinons point ce triste événement.
Le Ciel veut à Léon immoler votre amant ;

Ses ordres sont des loix qu'on ne sauroit enfreindre :
Encore un coup, de vous je n'ai point à me plaindre.
L'amour vous place au trône ; &, quand vous y montez,
Il vous donne encor moins que vous ne méritez.

BRADAMANTE.

Sur un trône éclatant Léon m'offre une place ;
Mais, si pour l'accepter j'avois l'ame assez basse,
Roger, qui doit tout faire afin de m'acquérir,
M'aimeroit-il si peu qu'il le voulût souffrir ?

ROGER.

Et comment éviter ce qui me désespere,
Quand vous avez rendu votre hymen nécessaire ?
Ce funeste défi qu'autorisa le roi,
N'a-t-il pas au vainqueur engagé votre foi ?

BRADAMANTE.

J'ai promis, il est vrai, je ne puis m'en dédire,
Je dois subir la loi que j'ai voulu prescrire ;
Mais cet engagement vous ôte-t-il les droits
Que sur moi, sur mon cœur vous donne un premier choix ?
Verrez-vous de Léon récompenser la flamme
Sans que par mille efforts votre amour…

ROGER.

Sans que par mille efforts votre amour…Ah ! Madame !
Dans l'état déplorable où le destin m'a mis,
Quels efforts contre lui peuvent m'être permis ?

Lorsque je n'ai pour vous sceptre ni diadême,
Ce trop heureux rival vous place au rang suprême.
Confus, sans nul espoir qui doive m'animer,
Que puis-je faire ?

BRADAMANTE.

Que puis-je faire ?Tout, si vous savez aimer.
Arrachez-moi le sceptre, ôtez-moi la couronne,
Loin de vous en blâmer, c'est moi qui vous l'ordonne.
Pour un cœur généreux qui sait les dédaigner,
Vivre avec ce qu'on aime est plus que de regner.

ROGER.

Quand d'un pareil dessein le mien seroit capable,
Léon…

BRADAMANTE.

Léon…Léon pour vous est-il si redoutable,
Et Roger que jamais les plus sanglans combats…

ROGER.

Viennent cent ennemis, je ne les craindrai pas.
Seul contr'eux, sans trembler, je saurai vous défendre ;
Mais un revers affreux qui ne se peut comprendre,
Me rendant de moi-même ennemi malgré moi,
Dès que Léon… Mes maux… J'en suis saisi d'effroi.
Si vous pouviez savoir quel rigoureux martyre…
Madame, plaignez-moi, je n'ai rien à vous dire.

BRADAMANTE.

Ce trouble m'en dit trop, & je commence à voir
Ce que me cache en vain un trompeur désespoir.
Qui l'eût crû ? Vous brûlez d'une flamme nouvelle,
Et n'osant vous résoudre à paroître infidéle,
Vous voulez que Léon, devenu mon époux,
Vous mette en liberté de disposer de vous ;
Que prêtant une excuse à votre amour timide...

ROGER.

Quoi, vous pouvez penser que mon cœur...

BRADAMANTE.

Quoi, vous pouvez penser que mon cœur...Oui, perfide,

Un autre objet te charme, & j'ouvre enfin les yeux
Sur ce qui t'a banni si long-temps de ces lieux.
C'est peu que pour Léon tu reviennes sans haine,
Lui dont par toi la mort sembloit être certaine,
Tu souffres qu'au combat il prévienne ta foi,
Pour t'enlever un prix qui n'étoit que pour toi ;
Et quand tout est permis à ta juste colere,
Tu m'oses demander ce que ton bras peut faire ?

ROGER.

Juste ciel ! De ma flamme on peut se défier.

BRADAMANTE.

Et bien, il t'est aisé de te justifier.
Si ton cœur est constant, ta main doit être prête.
Marche, cours à Léon arracher sa conquête,

Par un beau désespoir cherche à te secourir,
Ou donne-moi du moins l'exemple de mourir.
Rien ne m'arrêtera quand il te faudra suivre.

ROGER.

Pour moi, pour mes malheurs vous cesseriez de vivre ?
Non, de mon imprudence ils sont le juste effet ;
Et je dois…

BRADAMANTE.

Et je dois…C'en est trop, tu seras satisfait.
Léon est mon vainqueur, tu veux que je l'épouse,
J'y consens ; ne crains point que j'éclate en jalouse,
Et par un indigne & bas emportement
Je permette l'injure à mon ressentiment.
De ton cœur aveuglé sui la pente fatale,
Va triompher du mien auprès de ma rivale,
Et jouïs, si tu peux, en violant ta foi,
Des douceurs d'un repos qui t'étoit sûr par moi.
Tu le sais. Quel bonheur eût approché du nôtre !
Il n'y faut plus penser, je vivrai pour un autre.
Je ne le cache point, mon devoir étonné
Des troubles de mon cœur se trouvera gêné ;
Mais peut-être à ton tour tu sentiras mes peines ;
Et sous le poids honteux de tes nouvelles chaînes,

Regrettant mon amour, tu te repentiras
D'avoir pû vivre heureux, & de ne l'être pas.

ROGER.

Je vous l'ai déjà dit, Madame, il faut me taire ;
Mais si vous connoissiez…

BRADAMANTE, MARPHISE, ROGER, ISMENE.

MARPHISE.

Mais si vous connoissiez…Vous le voyez, mon frere,
J'offensois Bradamante, & sa fidélité
Mettoit contre Léon sa gloire en sûreté ?
Pour l'éblouir, le trône avait trop peu de charmes ?

ROGER.

Rien n'est plus incertain que le succès des armes,
Ma sœur, les plus grands cœurs l'ont cent fois éprouvé ;
Vous le savez.

MARPHISE.

Vous le savez.De vous son crime est approuvé ;
Et quand on vous trahit…

BRADAMANTE.

Et quand on vous trahit…Roger a tort, Madame,
Il doit voir comme vous que j'ai trahi sa flamme ;
Et contre mes projets mettre les siens au jour,
Si mon ambition déplaît à son amour.

ROGER, MARPHISE, ISMENE.

ROGER.

Croire qu'à me trahir la couronne l'engage ?
Perdez, ma sœur, perdez un soupçon qui l'outrage.

MARPHISE.

Ah, mon frere ! Pourquoi vouloir vous abuser ?
Sa langueur au combat se peut-elle excuser ?
Léon, dont on voyoit l'inquiétude extréme,
Tâchoit en reculant d'épargner ce qu'il aime ;
Et son bras, que sa vûe avait intimidé,
N'auroit jamais vaincu si le sien n'eût cédé.
Non, on ne comprend pas dans l'orgueil qui l'inspire...

ROGER.

Je sai, je comprends tout, & je ne puis rien dire.
Si pendant le combat son bras s'est retenu,
De ce qui l'arrêtoit le pouvoir m'est connu.
Prête à verser du sang, l'horreur qui la désarme
D'un ascendant secret me découvre le charme ;
Je vois ce qu'elle-même elle n'a pû savoir.
Ce qui m'arrive, ô ciel, se peut-il concevoir !
Adieu, ma sœur, cessez d'accuser Bradamante,
C'est offenser sa gloire, elle a l'ame constante ;
Et de tous les amans que brûlent de beaux feux
Je suis le plus à plaindre, & le plus malheureux.

MARPHISE, ISMENE.

MARPHISE.

Dans quel aveuglement sa passion le jette !
Il veut de Bradamante excuser la défaite ;

Et quand Léon triomphe, & qu'on l'ose épargner,
Il cherche à ne pas voir qu'elle aspire à regner.

ISMENE.

Si son ambition l'emportoit sur sa gloire,
À quoi bon ce combat ? Pourquoi cette victoire ?
Puisque Léon s'offroit…

MARPHISE.

Puisque Léon s'offroit…J'en juge mieux que toi.
Si ses premiers refus ont soutenu sa foi,
Elle a voulu cacher sa lâche indifférence,
Et paroître forcée à manquer de constance.
Vingt fois elle triomphe, & quand Léon combat,
Elle n'a plus de bras, son courage s'abat !

ISMENE.

Quand elle auroit changé, sa faute est excusable.
Par mille qualités Léon est estimable ;
Vous-même à leur éclat vous laissant éblouir…

MARPHISE.

Le crime est fait, il faut l'empêcher d'en jouïr,
Par mon propre intérêt à ce crime sensible…

ISMENE MONTRANT LÉON QUI ENTRE.

Madame…

MARPHISE, LÉON, ISMENE.

MARPHISE.

Madame…Prince, on veut vous nommer invincible.
Aux plus vaillans guerriers qu'on ait ouï vanter,
Jusqu'ici Bradamante avoit su résister,
Et puis qu'elle vous cede, on a sujet de croire
Qu'avec vous en tous lieux vous traînez la victoire,
Elle vous est soumise, & vous lui commandez.

LÉON.

L'amour sur tous les cœurs a des droits bien fondés ;
Et brûlant d'une flamme aussi pure qu'ardente,
J'ai dû l'avoir pour aide à vaincre Bradamante.

MARPHISE.

Elle est votre conquête, & se donnant à vous,
Sans doute, elle remplit ses desirs les plus doux.
Mais avant le défi qu'on lui permit de faire,
Elle étoit engagée à Roger, à mon frere,
Il l'aime ; & je prétens, les armes à la main,
Quand votre hymen s'apprête, en rompre le dessein.

LÉON.

Je dois peu redouter cette fiere entreprise,
Lorsqu'on vainc Bradamante, on peut vaincre Marphise ;
Et s'agissant pour moi d'un bien si plein d'appas,
Tout l'Univers armé ne m'étonneroit pas.
Mais contre cet hymen ma surprise est extrême
De ne voir pas Roger se déclarer lui-même.

J’apprens qu’il est ici. Qu’il se montre, il est beau
Que par lui mon triomphe ait un éclat nouveau.

Àl’objet de mes vœux s’il ose encor prétendre,
S’il y garde des droits, qu’il vienne les défendre.
Comme c’est un rival digne de ma valeur,
Je l’accuse déjà de trop peu de chaleur,
Et croi ne pas jouïr assez de ma victoire,
Tant qu’il laisse manquer sa défaite à ma gloire.

Marphise.

Àl’espoir d’un vainqueur tout semble être permis,
Mais cet espoir pourroit vous avoir trop promis.
Marphise que jamais le péril n’épouvante,
Saura mieux résister que n’a fait Bradamante ;
Et Roger, dont l’amour pressera le courroux,
Plus que Marphise encor est à craindre pour vous.

Léon.

Si l’ardeur du courage à l’amour se mesure,
Aimant plus que Roger, la victoire m’est sûre ;
Quelque valeur qu’il ait, c’est ce qu’il connoîtra ;
Qu’il vienne, qu’il paroisse.

Marphise.

Qu’il vienne, qu’il paroisse.Hé bien, il paroîtra.
J’aime qu’à mon défi ce noble orgueil réponde,
Mais j’ai parlé ; prenez un bras qui vous seconde,
Si Bradamante veut avec vous s’engager,
Je combattrai contre elle, & vous contre Roger.

LÉON.

Quoi qu'on doive être sûr de sa valeur extrême,
Un amant n'a jamais exposé ce qu'il aime.
Mais puisque ce combat a pour vous tant d'appas,
Sans peine je saurai trouver un autre bras.
Obtenez seulement que le roi le permette.
Du choix que je ferai vous serez satisfaite.
Sur-tout arrêtez l'heure, & m'en avertissez ;
Léon qui l'attendra sera prêt.

MARPHISE.

Léon qui l'attendra sera prêt.C'est assez.

Acte IV

LÉON, ROGER.

LÉON.

Quoi, pour vous obliger à cette complaisance,
Hyppalque, il a fallu vous faire violence,
Et pour fuir de ces lieux, & partir sans me voir,
Vous aviez des raisons que je ne puis savoir ?

ROGER.

Goûtez, Seigneur, goûtez votre heureuse fortune,
Ma présence ne peut que vous être importune ;
Et je dois à jamais vous laisser ignorer
Les funestes chagrins, qui me vont dévorer.

Vous m'aimez ; j'évitois, en partant sans rien dire,
De vous voir inquiet des maux dont je soupire ;
Et si je n'eusse appris qu'assuré de ma foi,
Vous vouliez d'un secret vous reposer sur moi,
Je vous eusse épargné le souci que vous donne
Le fatal désespoir où mon cœur s'abandonne,
J'allois du Ciel ailleurs implorer la pitié.

LÉON.

Cet injuste dessein blesse notre amitié.
S'il n'est point de remede au mal qui vous accable,
Du moins quand on est plaint, on est moins misérable ;
Et vous ne doutez pas que Léon tout à vous,
Du sort qui vous poursuit ne ressente les coups.
Mais aussi je voudrois vous voir un peu de joie
Lors que du ciel sur moi la faveur se déploie.

Charmé de Bradamante, enfin voici le jour
Qui va par son hymen couronner mon amour ;
Et puisque je vous dois cette illustre conquête,
Daignez être témoin de cette grande fête.
Quelque maux où vous livre un destin rigoureux,
Vous les sentirez moins en me voyant heureux.

ROGER.

Ah ! Vous ne savez pas dans l'extrême souffrance,
Ce qu'est un malheureux qui n'a plus d'espérance.
Tout lui déplaît, le blesse, & trouble sa raison.
Du bien qu'obtient un autre il se fait un poison.
Vous méritez celui que le ciel vous envoie ;

Mais, Seigneur, si j'étois témoin de votre joie,
Je sens bien que mes maux que vous voulez flatter
Ne feroient près de vous encor que s'augmenter.
Souffrez donc qu'affranchi d'un supplice si rude,
Je les aille traîner dans quelque solitude.
Infortuné rebut & du monde & du sort,
Je n'ai pour les finir de secours qu'à la mort.

LÉON.

Ne vous en croyez point ; notre premiere idée
De ce qui la saisit vivement possédée,
Par un accablement où l'esprit se confond,
Nous peint toujours nos maux plus fâcheux qu'ils ne sont.
Ainsi, mon cher Hyppalque, obtenez de vous-même
D'écouter les conseils d'un prince qui vous aime.
Dites-moi ce qui peut troubler votre bonheur.
Quand je le connoîtrai, peut-être...

ROGER.

Quand je le connoîtrai, peut-être...Non, Seigneur.
Laissez-moi mon secret, tout m'oblige à le taire,
Et s'il est vrai qu'encor je vous sois nécessaire,
Voyez ce que je puis, & me dites en quoi
Vous avez résolu de vous servir de moi.

LÉON.

Je devrois comme vous, bornant ma confiance,
Sur d'importans secrets me forcer au silence ;

Mais le temps vous fera connoître votre erreur.
J'acheve cependant de vous ouvrir mon cœur.
Sur deux fiers ennemis j'ai besoin pour ma gloire
Que votre heureux secours étende ma victoire.
L'un que je dois combattre aux périls affermi…

ROGER.

C'en est assez, Seigneur, nommez cet ennemi.

LÉON.

Son nom vous le fera paroître redoutable ;
Mais l'amour rend mon cœur de trembler incapable.
C'est Roger.

ROGER.

C'est Roger.Roger ?

LÉON.

C'est Roger.Roger ?Oui, ce rival orgueilleux
Croit pouvoir mettre obstacle au succès de mes feux ;
Et Marphise avec lui par les armes s'apprête
À prouver que j'ai fait une injuste conquête.
Allons, mon cher Hyppalque, allons leur faire voir
Que nous savons confondre un téméraire espoir ;
Faisons qu'un sort honteux suive leur entreprise.
Je combattrai Roger, vous combattrez Marphise.
Mais d'où vous vient ce trouble, & qu'en puis-je juger ?
Ô Ciel ! Pourriez-vous craindre ou Marphise ou Roger ?

ROGER.

Les craindre ? Moi, Seigneur ? Quoi qu'on puisse entre prendre,
Vos droits me sont connus, je m'offre à les défendre ;
Ne songez qu'au bonheur que l'hymen vous promet,
Je sai par quels moyens le plus fier se soumet.
J'irai trouver Roger, & prétens, quoi qu'il fasse,
Avec tant de succès arrêter son audace,

Que loin de rien permettre à son chagrin jaloux,
Il n'osera jamais paroître devant vous.
Serez-vous satisfait ?

LÉON.

Serez-vous satisfait ?Non, je lui dois ma haine ;
Et quand, courant lui-même au-devant de sa peine,
Il n'attaqueroit pas ce qui m'est le plus cher,
Le seul nom de rival me le feroit chercher.
Il faut, pour le punir de sa flamme arrogante,
Qu'un triomphe nouveau m'acquiere Bradamante.
Par vous seul jusqu'ici j'ai mérité sa foi,
Je veux en le vainquant la mériter par moi,
Et que, dans sa défaite, une pleine victoire
Contente en même-temps mon amour & ma gloire.
De si chers intérêts demandent cet éclat,
Je dois...

LÉON, MARPHISE, ROGER.

LÉON, à MARPHISE.

Je dois...Et bien, le roi permet-il le combat ?

MARPHISE.

Oui, j'ai fait pour Roger approuver l'entreprise,
Et nous pouvons…

ROGER.

Et nous pouvons…Seigneur, je sors avec Marphise ;
Quand nous aurons réglé…

LÉON, ARRÊTANT ROGER.

Quand nous aurons réglé…Non, sans perdre de temps,
Je veux par ce combat voir ses désirs contens.

[à Marphise en lui montrant Roger.]
Voici qui contre vous, paroissant dans la lice,
De mes prétentions soutiendra la justice.

MARPHISE.

Vous voulez que Roger combatte contre moi ?

LEON.

Roger ?

ROGER, À MARPHISE.

Roger ?Qu'avez-vous dit ?

LEON.

Roger ?Qu'avez-vous dit ?C'est Roger que je voi ?

MARPHISE.

Dans le vif désespoir où son amour doit être,
J'ai crû que pour Roger il s'étoit fait connoître,
Et que s'il eût voulu plus long-temps se cacher,
Il n'auroit pas pris soin de vous venir chercher.
Les sermens les plus forts, l'ardeur la plus constante
Ont acquis à ses vœux le cœur de Bradamante.
Votre fatal triomphe a troublé son bonheur.
Vous usurpez ses droits par celui de vainqueur.
Prince, voyez à quoi son honneur le convie,
Il faut pour les céder qu'il lui coûte la vie ;
Et si l'hymen vous rend possesseur de son bien,
Il doit être signé de son sang & du mien ;
J'en ai votre parole, & le roi l'autorise.
Roger n'en voudra pas désavouer Marphise.
Je le laisse avec vous ; reglez l'heure & le lieu.
Prête à souscrire à tout, j'attendrai l'ordre, adieu.

LÉON, ROGER.

ROGER.

Hé bien, Seigneur, hé bien, vous plaindrez-vous encore
D'un secret dont l'aveu me perd, me déshonore ?
Je n'en suis plus le maître, & Marphise a parlé ;
Ce funeste secret est enfin révélé.
Réduit à confesser ce que je voulois taire,
Malgré moi je vous montre un rival téméraire,
Qui ne peut, quoi qu'il fasse, être assez généreux
Pour voir, sans en souffrir, ce qui vous rend heureux.
Le crime est grand, sans doute, ordonnez-en la peine,
Mais ne m'accablez point, Seigneur, de votre haine.

Je sacrifie assez peut-être à l'amitié
Pour mériter de vous un reste de pitié.

LÉON.

Non, ne prétendez point que ce dur sacrifice
De vos déguisemens efface l'injustice.
Sur ce que vous souffrez en vain j'ouvre les yeux,
Je ne puis voir en vous qu'un rival odieux.
J'ose tout, je fais tout pour vous sauver la vie ;
Et, lors qu'à m'estimer ce bienfait vous convie,
Par un silence ingrat vous faites vanité,
D'être sans confiance & sans sincérité.

ROGER.

La vie, hélas ! Pourquoi me l'avez-vous sauvée ?
Quand j'attendois la mort, par vous m'est conservée,
Il est vrai ; mais je puis vous apprendre, à mon tour,
Que ce bienfait reçû vous a sauvé le jour.

Plein d'un jaloux transport qui m'agite, me presse,
Pour vous percer le cœur, je pars, je vole en Gréce.
Après qu'en vous cherchant j'ai porté mille coups,
Que ma haine eût voulu faire tomber sur vous,
Malgré cette fureur de votre sang avide,
Je me rends tout-à-coup à moi-même perfide ;
Et contre mes sermens, forcé de les trahir,
J'ose, quand je vous voi, cesser de vous haïr.

LÉON.

Ah ! Si mon sang pouvoit adoucir votre peine,
Il eût été plus beau de garder votre haine,
Que de me déguiser par quel bizarre sort
Vos vous trouviez réduit à poursuivre ma mort.
Charmé de voir en vous une vertu brillante,
J'aurois pû me contraindre à céder Bradamante.
Tout son mérite alors ne m'étoit pas connu,
Mon esprit de sa gloire étoit seul prévenu,
Et mon cœur libre encor, sans trop de violence,
Auroit quitté peut-être une douce espérance.
Mais en cachant vos feux, vous m'avez sans retour
Livré, malgré moi-même, au pouvoir de l'amour.
Contre vous, contre moi lui fournissant des armes,
Vous m'avez laissé voir tout ce qu'elle a de charmes ;
Et de ses feux flatteurs les invincibles traits
M'ont fait une blessure à n'en guérir jamais.
Du bonheur de mes jours je sens qu'elle dispose,
Je n'en vois plus qu'en elle, & vous en êtes cause.
Si vous eussiez parlé, vos vœux seroient contens.
Pourquoi vous découvrir quand il n'en est plus temps ?
Pourquoi vouloir... Ingrat, rendez-moi mon estime,
Vous me l'avez surprise, & c'est-là votre crime.
Qui peut me croire lâche, injuste, sans pitié,
Ne sauroit de Léon mériter l'amitié.

ROGER.

Plaignez-vous du destin quand mon amour éclate,
Mais ne m'accusez point d'avoir une ame ingrate.

Si j'ai votre amitié, je la paie assez cher.
À vos yeux pour jamais j'ai voulu me cacher,

Et cherchant loin de vous à traîner une vie
Que déja mes ennuis devroient m'avoir ravie,
J'allois vous épargner l'amertume des coups
Que souffre un malheureux qui ne l'est que par vous.
Accablé du triomphe où l'amour vous engage,
Pour vous le conserver, qu'ai-je pû davantage ?
Je partois, je fuyois, pourquoi me rappeler ?
Me reprochera-t-on d'avoir osé parler ?
Et si votre intérêt ne vous eût pas fait croire,
Que je pouvois encor soutenir votre gloire,
Malgré l'état funeste où mes jours sont réduits,
N'auriez-vous pas toujours ignoré qui je suis ?
Et qu'importe après tout que l'on m'ait fait connoître ?
D'un hymen glorieux êtes-vous moins le maître ?
Pour goûter le plaisir qu'on trouve à se venger,
Vous pouvez ne pas voir Hyppalque dans Roger.
N'y voyez qu'un rival dont la flamme insolente
Ose vous dérober le cœur de Bradamante.
De ce triste bonheur si vous êtes jaloux,
Ma peine vous doit être un spectacle assez doux.
Servez-vous-en, Seigneur, pour redoubler la joie
Qu'on ressent des grands biens quand le ciel les envoie.
Ce spectacle a de quoi satisfaire vos vœux,
Puisque jamais rival ne fut si malheureux.

LÉON.

Qu'il souffre ce rival, j'y consens, qu'il gémisse.
À quelque dur excès que monte son supplice,
Il n'égalera point la peine que je doi
À qui prétend avoir plus de vertu que moi.

Roger, je l'avouerai, m'a cédé ce qu'il aime ;
Il s'est pour me servir armé contre lui-même ;
Mais s'il m'eût de son cœur fait connoître l'ennui,
Ce qu'il a fait pour moi, je l'aurois fait pour lui.

C'est trop, il m'ose croire & foible & sans courage,
D'un si bas sentiment souffrons-lui l'avantage ;
Et par tout ce qui peut m'en laisser mieux vengé,
Faisons-le repentir de m'avoir outragé.

ROGER.

Quel triomphe, & qu'il coûte à mon ame abattue !

LÉON.

Si votre espoir détruit est un coup qui vous tue,
Qui fait contre un ami ce qui doit l'accabler,
Mérite tous les maux dont l'amour peut trembler.

ROGER SEUL.

Acheve, sort cruel, & si ce que j'endure
N'est pas pour ton caprice une peine assez dure,
Invente des tourmens dont l'affreuse rigueur
Ait encor plus de force à déchirer mon cœur.
Pour plaire à l'amitié qui le veut, qui l'ordonne,
Je renonce à l'espoir qu'un tendre amour me donne ;
Et par le plus funeste & surprenant retour,
J'offense l'amitié quand je trahis l'amour.
Que me sert que l'honneur par une loi pressante
M'ait forcé d'immoler…

ROGER, TIMANTE.

ROGER.

M'ait forcé d'immoler…Ah, Timante, Timante,
Quel dur revers !

TIMANTE.

Quel dur revers !Seigneur.

ROGER.

Quel dur revers !Seigneur.Quittons ces tristes lieux
Où tout ce que la terre a de plus odieux,
Les chagrins dévorans, le désespoir, la rage,
Font sous leurs durs transports succomber mon courage.

TIMANTE.

Mais puisque Bradamante a reçu votre foi…

ROGER.

Quel bruit fait son hymen, & que pense le roi ?

TIMANTE.

Des Bulgares, dit-on, il résout l'alliance,
Leurs députés sur l'heure ont pressé l'audience,
Et voulant en secret…

ROGER, SANS AVOIR ÉCOUTÉ TIMANTE.

Et voulant en secret…Quoi, je pourrois souffrir…
Non, c'est trop, je n'ai plus à songer qu'à mourir.

Acte V

ROGER, DORALISE.

ROGER.

Non, je ne prétens plus exposer à sa vue,
Le déplorable excès du tourment qui me tue.
Je pars, & vais traîner en d'inconnus climats
Des jours infortunés qui ne lui plaisent pas.
Mais au moins, si tu veux qu'en cette juste envie,
Avec moins de regret j'abandonne la vie,
Dis-lui cent fois pour moi que malgré sa rigueur,
Elle seule à jamais regnera dans mon cœur ;
Et que si d'un objet que d'aimer on fit gloire
Au-delà du tombeau l'on garde la mémoire,
Son image toujours flattant mon souvenir,
M'y fera cette paix qui ne doit point finir.

DORALISE.

Pour un cœur bien épris la disgrace est touchante ;
Mais si votre bonheur dépend de Bradamante,
Sans combattre Léon pourrez-vous endurer…

ROGER.

Non, Doralise, non, j'aurois tort d'espérer.
Je ne m'explique point ; mais le ciel en colere
Fait agir pour ma peine un astre si contraire,
Que plus sur mon malheur je tiens les yeux ouverts,
Plus a d'horreur pour moi l'abîme où je me perds.

DORALISE.

Dans cet accablement on ne peut trop vous plaindre.

ROGER.

Tu conçois mal, hélas ! tout ce que je dois craindre.
Falloit-il qu'un revers si prompt, si rigoureux
Dans un si pur amour m'empêchât d'être heureux ?

DORALISE.

Roger fait vos malheurs, & par son hyménée
Vous dérobant la foi que l'on vous a donnée…

ROGER.

Ah, quand je la reçus, que mon bonheur fut grand !
Mais n'examinons rien dans ce qui te surprend.
Bradamante m'accuse, & me croit infidéle.
Sur l'hymen de Léon à quoi se résout-elle ?
Mon malheur lui devroit coûter quelques regrets.

DORALISE.

Aimon pour cet hymen ne parle que d'apprêts.
Tandis qu'il les ordonne, elle gémit, soupire ;
Et pour vous dans son cœur, s'il m'est permis de lire,
L'ennui qu'elle fait voir, ne se doit imputer…
Mais Léon qui paroît m'oblige à vous quitter.

LÉON, ROGER.

LÉON.

Je romps votre entretien, & peut-être à ma honte,
Du cœur de Bradamante on vient vous rendre compte.
Je ne demande point quels sont ses sentimens.
Je sai ce que l'amour inspire aux vrais amans ;
Et comme vous, sans doute, elle fait son supplice
Du bonheur dont le ciel consent que je jouisse.

ROGER.

Je l'avouerai, Seigneur, sans vous reprocher rien,
Son malheur seroit grand s'il approchoit du mien.
Je ne vous en fais point la funeste peinture,
Vous ne savez que trop ce qu'il faut que j'endure,
Moi qui du plus beau feu dès long-temps consumé,
M'arrache à ce que j'aime, & suis sûr d'être aimé.

LÉON.

Dans les maux que vous coûte un destin si contraire,
Si mon sang peut avoir de quoi vous satisfaire,
Je vous estime assez pour vouloir accepter
Le défi que pour vous on m'est venu porter.
Mais avant que mon bras remplisse votre attente,
Je dois voir terminer l'hymen de Bradamante.
Le Duc Aimon son pere en a reçû ma foi.
L'hymen fait, j'y consens, armez-vous contre moi.
J'ouvrirai la carriere, & quoi que la victoire
Vous puisse en ce combat promettre quelque gloire,
Peut-être alors, peut-être…

ROGER.

Peut-être alors, peut-être…Ah ! N'appréhendez pas
Que mon malheur me donne un cœur lâche, un cœur bas.
Malgré tout ce que peut l'ennui qui me tourmente,
J'aime & respecte trop l'illustre Bradamante,
Pour oser me permettre en de si rudes coups
Le criminel dessein d'attaquer son époux.
Mon juste désespoir a d'autres loix à suivre.
Voir son hymen, suffit pour achever de vivre.
Je saurois mal aimer, si, pour finir mes jours
Ma douleur n'étoit pas un assez prompt secours.

BRADAMANTE, LÉON, ROGER, DORALISE.

BRADAMANTE.

Prince, votre valeur partout s'est fait connoître,
Par ma défaite encore elle vient de paroître ;
Et ce triomphe joint à cent exploits divers,
Du bruit de votre nom va remplir l'univers.
Mais d'une plus solide & plus grande victoire,
Après m'avoir vaincue, il vous manque la gloire.
Je vous la viens offrir, elle dépend de vous.
Je ne vous saurois plus refuser pour époux ;
Si vous voulez ma main, il faut que je la donne,
L'impérieuse loi du combat me l'ordonne.
Mais l'honneur quelquefois semble faire un devoir
De ne pas exiger tout ce qu'on peut vouloir ;
Et de ce qu'on obtient le prix ne touche guere,
Quand on sait que le don n'en est pas volontaire.
Faites un effort, Prince, & maître de ma foi,
Triomphez de vous-même, & me rendez à moi.

Je sai qu'il est fâcheux d'étouffer une flamme
Dont le sensible appas…

LÉON.

Dont le sensible appas…Je le vois bien, Madame,
Sur moi, sur mon amour, Roger toujours aimé
Doit emporter le prix qui m'avoit trop charmé.

ROGER.

Seigneur, n'insultez point à mon malheur extrême…
Je sais…

BRADAMANTE.

Je sais…Non, je n'agis ici que pour moi-même,

Et reprenant ma foi, je veux bien m'engager
À n'en disposer pas en faveur de Roger.
Je n'examine point s'il peut encor prétendre
Aux douceurs d'un panchant que j'eus pour lui trop tendre.
Libre à le suivre un jour sur le choix d'un époux,
Peut-être ce panchant me parlera pour vous.
Vous devant une estime & parfaite & sincere,
Je me dirai qu'en tout vous m'aurez voulu plaire :
Et de moi-même enfin triomphant à mon tour,
Je pourrai de l'estime aller jusqu'à l'amour ;
Mais il faut que le temps m'y conduise, m'y mene.
En l'état où je suis, inquiéte, incertaine,
Voyant votre victoire avec des yeux jaloux,
Je sens bien que mon cœur n'est point digne de vous ;
Laissez-le s'affranchir d'un reste de foiblesse

Dont ma fierté si-tôt ne peut être maîtresse.
Quand les yeux mieux ouverts sur ce que je vous doi…

LÉON.

Non, Madame, le temps ne feroit rien pour moi ;
Puisque toute la cour attend votre hyménée,
Remplissons les décrets de notre destinée,
Suivons sans différer ce qu'elle a resolu.

ROGER.

Ah, ciel !

BRADAMANTE.

Ah, ciel !Vous vous servez du pouvoir absolu.
Je ne le puis nier, mon malheur vous le donne.
Vous vous êtes acquis des droits sur ma personne ;
Mais peut-être il n'est pas d'un généreux vainqueur,
De vouloir une main que ne suit pas le cœur.

LÉON.

Comme en ce que je fais la gloire m'autorise,
J'espere que le cœur suivra la foi promise.
Le vainqueur vous obtient, n'en prenez point d'ennui,
Ce vainqueur est Roger, & vous étes à lui.

BRADAMANTE.

Roger ? Ciel !

ROGER.

Roger ? Ciel !Ah, Seigneur !

LÉON.

Roger ? Ciel !Ah, Seigneur !Madame, plus d'alarmes.
Roger a combattu sous mon nom, sous mes armes ;
Et son bras, dont les coups ont dû vous étonner,
A mérité le prix que j'ose abandonner.
Je veux faire encor plus, l'ambition d'un pere,
Quand je vous rens à vous, vous peut être contraire.
Je vais par tant de soins combattre sa rigueur,
Qu'à force de presser je toucherai son cœur.
Par ses déguisemens Roger m'a fait outrage ;
Essayons de le vaincre en grandeur de courage.
Quoi qu'un pareil triomphe ait pour moi de fatal,
C'est ainsi que Léon se venge d'un rival.

BRADAMANTE, ROGER, DORALISE.

BRADAMANTE.

Expliquez-moi, Roger, ce qu'on me fait entendre ;
Sans y voir rien d'obscur, j'ai peine à le comprendre.
Un amant tant de fois assuré de ma foi,
Aurait pour son rival combattu contre moi ?

ROGER.

Madame…

BRADAMANTE.

Madame…Il est donc vrai que vous avez fait gloire
De chercher pour Léon une injuste victoire ?

Si toujours votre cœur brûle des mêmes feux,
Pouviez-vous pour un autre ordonner de mes vœux ?

ROGER.

Je parois criminel, mais malgré l'apparence,
Vous-même en m'écoutant vous prendrez ma défense.
Léon sans s'expliquer vient exiger de moi
Un service important qu'il attend de ma foi.
Pour m'acquitter du jour que par lui je respire,
J'engage ma parole, ai-je pû m'en dédire ?
Ai-je pû…

BRADAMANTE.

Ai-je pû…Ce Roger fidele à ses amis,
Qui tient ce qu'il promet, ne m'a-t-il rien promis ?

ROGER.

Oui, je vous ai promis une ardeur sans égale,
Et si vous rappellez la rencontre fatale,
Où votre bras, tout prêt à me priver du jour…

BRADAMANTE.

Je vois dans ce combat le pouvoir de l'amour.
Il m'a fait épargner en vous, sans le connoître,
Celui que de mon cœur il avoit rendu maître,
Il vous a conservé ; mais que peuvent ces soins ?
En suis-je plus à vous, & me perdez-vous moins ?
Ma défaite assuroit mon bonheur & le vôtre.
Falloit-il que Roger me vainquît pour un autre,

Et que par ce triomphe, il m'ôtât aujourd'hui
L'heureux droit que j'avois de me donner à lui ?

ROGER.

Ne désespérons point ; dans tout ce qui m'arrive
Je vois du ciel pour moi la colere excessive ;
Mais enfin tout-à-coup, elle peut s'arrêter.
Léon, le roi, le temps…

BRADAMANTE.

Léon, le roi, le temps…Ah, pourquoi vous flatter ?

Àl'amour des grandeurs mon pere trop sensible
Sera toujours pour nous un obstacle invincible.
Quand il croit que Léon dans la lice vainqueur,
M'oblige à recevoir sa couronne & son cœur,
Voudra-t-il endurer qu'aux dépens de sa gloire
Il cede à vos désirs le fruit de sa victoire,
Et ce que de la vôtre on aura publié,
Ne paroîtra-t-il pas un secours mandié ?
Au combat, dira-t-on, Léon trouve des charmes
À feindre qu'à Roger il a prêté ses armes,
Et pour le rendre heureux, sa générosité
Cede à ses vœux un prix qu'il n'a pas mérité ?
Non, non, n'attendez rien qui ne vous soit contraire.
En me donnant à vous, il me rend à mon pere ;
Et dans le triste état où mes jours sont réduits,
Demeurer à moi-même est tout ce que je puis.

ROGER, BRADAMANTE, MARPHISE, DORALISE.

MARPHISE.

Enfin, mon frere, enfin, après tant d'injustice,
Vos malheurs vont cesser, le ciel vous est propice.
Pour servir votre amour, Léon avec éclat
A publié partout le secret du combat.
Mais c'est peu qu'à vos vœux il cede Bradamante,
Il faut pour l'obtenir, que son pere y consente ;
Vous craignez ses refus, cet obstacle est levé.

ROGER.

Ôciel ! Pour ce bonheur je serois réservé ?

Aimon à mon amour se rendroit favorable ?

BRADAMANTE.

D'un pareil changement mon pere est incapable.
Léon m'eût mise au trône ; il ne pourra souffrir
Qu'à moins d'une couronne on puisse m'acquérir.

MARPHISE.

Aussi, lorsqu'il consent qu'à Roger on vous donne,
C'est parce que Roger obtient une couronne.

ROGER.

Que dites-vous, ma sœur ?

MARPHISE.

Que dites-vous, ma sœur ?Qu'un grand peuple par moi
Vous jure un plein hommage, & que vous étes roi.

BRADAMANTE.

Roger auroit acquis la grandeur souveraine ?

MARPHISE.

Il n'est rien de si haut où la vertu ne mene.
Quand contre Constantin, par de si prompts effets,
Sa valeur rétablit les Bulgares défaits,
Un des siens arrêté leur ayant fait connoître,
Avecque son vrai nom, quels lieux l'avoient vû naître,
Ces Peuples, dont son bras avoit calmé l'effroi,
Pour réparer par lui la perte de leur roi,
Charmés du souvenir de sa guerriere audace,
Sont venus le chercher, & l'ont mis en sa place.

BRADAMANTE.

Par ce choix glorieux il vous doit être doux,
Que d'un bonheur parfait...

ROGER.

Que d'un bonheur parfait...Je n'en connois qu'en vous,
Et s'il est vrai qu'Aimon dans mes vœux me seconde,
Madame, j'aurai plus que l'empire du monde.
Mais ma sœur, vous croirai-je, & puis-je ajouter foi...

MARPHISE.

Non, ne m'en croyez pas, mais croyez-en le roi ;
Il vous mande, on vous cherche, & j'ai voulu moi-même...

ROGER, à BRADAMANTE.

Si vous doutez encor de mon amour extrême,
Madame, venez voir avec combien d'ardeur
Je joins une couronne à l'offre de mon cœur.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Bradamante. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.